

# Clément Riot et les aurochs - suite

Publié le 21/08/2011 à 17:44 par leblogcultureldyl

J'ai publié sur ce blog en juillet l'article de Christian Sournia [L'EPOPEE DE LA CONSTELLATION DUTAUREAU OU LE GRAND-PARLER DU PEUPLEAUROCHS](#) qui est également paru dans le Travailleur Catalan.

Christian Sournia vient de me faire parvenir un nouveau texte sur ce spectacle. Comme il ne se substitue en rien au premier mais le complète, je le livre ici aux lecteurs de ce blog sans pour autant supprimer l'autre auquel il sera facile de se reporter en ouvrant la rubrique "Articles arts mêlés".



## Les Chemins de l'Aurochs

Chacun peut ressentir un texte à sa manière. Un premier peut nous plaire mais s'oublier aussi vite. Un autre par contre, en apparence moins accessible, nous touche plus profondément. Certains enfin, de loin les plus rares et les plus profonds, nous laissent des traces indélébiles, malgré leur grande simplicité. Pagnol du fond d'un bistrot marseillais a su toucher le cœur et l'âme de tous avec les mots du quotidien. Ces œuvres atteignent à l'universel et jamais vous ne les oublierez.

Ce premier samedi de juillet 2011, à Palau, sur le parvis de l'église dans ce petit cirque de plein air, survivance en miniature des amphithéâtres antiques, c'est la plus ancienne forme du récit, une épopée m'a touché, m'a fait rajeunir, régresser, d'une bonne trentaine d'années, époque où la langue d'Homère et ses mythologies m'étaient plus familières.

On était ce soir-là, au 12e Festival "Visages de la Méditerranée", totalement dans l'universel, avec bien sûr ce texte de Clément Riot, et avec la composition de Roland Besson, "revue et corrigée" pour accordéon mais aussi avec les œuvres de Nicole Barondeau, des sculptures de verre, de véritables "fontes" pour certaines, littéralement forgées sur un véritable crâne d'aurochs. Fixés au mur de l'église et mis en valeur par l'éclairage, ils apportaient leur note d'avant le Temps.

À l'opposé de la superficialité ambiante, beaucoup de profondeur ; mais profondeur n'est pas ennui, bien au contraire. Un spectacle vivant, prenant, qu'on ne lâche pas une seconde, empreint d'une forme de suspense... Mais, où veut-il nous conduire ?

Je n'ai pas assisté à la version pour narrateur et cobla, mais j'ai du mal à imaginer une autre version que celle créée à Palau. Cela a dû demander un travail considérable à Roland Besson pour adapter sa partition pour cobla avec ses 11 musiciens au seul accordéon de Virgile Goller. Mais quelle réussite ! Virgile joue de l'accordéon bien sûr, mais pas seulement, il le fait souffler, cracher, tousser, grincer... bref émettre tous les sons que l'on n'attend pas... "jusqu'à ce que tout à coup son accordéon expire" aurait clamé le Grand Jacques. Plus encore Virgile que l'on connaît surtout pour son appartenance au groupe de "rock agricole" Les Madeleines parle, tape des pieds, scande... bref vit cette pièce de toutes ses fibres avec un plaisir évident. Cela étonne un peu moins ceux qui connaissent ses talents d'accompagnateur et de compositeur sur les films muets allant parfois jusqu'à l'improvisation totale. Ici, point d'improvisation, seulement de la vie et de la transmission au public. Et question transmission, il s'y connaît ...

L'épopée est universelle en ce qu'elle touche les origines de notre humanité, tous les peuples, et tous les hommes. Comme il y a les "universaux du langage", il y a les mythes universels, particulièrement ceux qui concernent le "corniforme" le plus célèbre depuis les roches gravées du Mont Bego, le taureau. Le taureau dans sa forme moderne, l'aurochs dans sa forme archaïque, nous le retrouvons sur tous les continents et chez tous les peuples. En Europe, bien sûr, depuis les grottes de la Vézère

jusqu'aux jeux taurins ; en Asie avec les mythes d'Anatolie, la vache sacrée indienne ; en Amérique avec le mythique bison où la fête du Yawar au Pérou, en Afrique avec l'Apis égyptien et les initiations de l'Ukuli éthiopien. L'Océanie semble seule échapper à cette fatalité, peut-être simplement parce qu'elle ne connaît pas l'objet du mythe, le taureau.

Ces mythologies, Clément s'en est emparé avec l'acuité du documentaliste, les a lues, les a détaillées, mais plus encore, il les a assimilées, comme le prêtre Égyptien qui seul pouvait goûter au bovin sacré pour s'en imprégner. Il les a incorporées. Il ne nous a pas livré un travail universitaire rébarbatif, il a aussi rajouté par ci, par là quelques nouveautés bien à lui. Il a articulé tous ces éléments, les a tordus, façonnés à sa mesure...

Mais mieux vaut ne pas dévoiler, ne pas chercher, chacun y trouvera ce qu'il est venu y voir. Et puis cela ne sert à rien de savoir ce qui est rajouté. C'est le travail du créateur, de l'artiste du poète. Car c'est bien de cela qu'il s'agit de poésie, de poésie en scène. Il passe du duel au triangle, invente une troisième voie, une troisième voix même, avec une réelle maestria. L'historien disparaît derrière le poète. Quand il nous fait rêver avec sa Constellation du Taureau, le regard planté au ciel, il nous fait oublier aussi bien les mythes que les traces réelles de Lascaux...

Mais ceci est une autre histoire... Ceci est une autre histoire. Goûtons simplement ce texte gourmand, gras et succulent, ciselé à l'infini. Goûtons encore et prenons plaisir, simplement à se laisser emmener... Divaguons en compagnie.

Emporté par mon élan, je ne vous ai même pas donné le titre de ce spectacle. Clément l'a nommé Le Grand-Parler Aurochs ou l'épopée de la Constellation du taureau, et il nous précise que c'est un oratorio, spectacle sans décor ni costume, sur un sujet sacré, avec une forme lyrique. Tout concorde, à un mot près, c'est un oratorio profane... Le sacré serait-il devenu profane ? De quoi y perdre le peu de latin qui me reste.

Texte, musique, narrateur, musicien, il manque le dernier ingrédient, le liant qui fait vivre l'ensemble, la mise en scène. Je dirai plutôt la mise en espace et en temps, de la préhistoire à nos jours, des pays imaginaires à l'Andalousie. Un spectacle

volontairement simple, lent, dépouillé avec la marque de Guy Jacquet... Du noir, du blanc, une touche de rouge... la chemise du narrateur. On pourrait appeler cela un ballet, je le nommerai plutôt puisqu'il s'agit aussi de toro, une "faena" où la chemise devient une "muleta" imaginaire... Ce ralentissement, cet accord, entre le narrateur-torero et les douze animaux de corne et d'acier, s'appelle en espagnol le "temple", et comme tout se déroule dans un temple... La boucle est bouclée.

Mais ceci est une autre histoire...

Et qu'on ne vienne surtout pas dire que ce rare moment de légèreté, de lumineuse clarté, est l'apologie du spectacle taurin. Ce serait méconnaître complètement l'humain et ses racines, car au fond, ces bovidés de tous âges sont bien plus humains que bien des hommes. Et d'ailleurs, si de bout en bout il ne s'agissait que d'une longue métaphore... Si chaque aurochs, si chaque taureau, si chaque toro n'était que l'image d'un Homme... à la conquête de sa liberté.

Inutile de dire que j'ai aimé me laisser porter par ce conte, par la voix et la musique, par le rêve...

Mais à chacun de trouver sa propre VOIE...

Christian SOURNIA